

Alors seulement, il respire, et, soulevant les paupières, il lui jette un regard de tendresse...

Plus que jamais, maintenant, elle prie, usant ses genoux et répandant de pieuses larmes... Elle veut que Dieu fasse un miracle ; il le fera !

Le Ciel, en effet, n'a pas permis que ce héros succombât ! Miséricordieux, il l'a laissé à la France qui compte sur lui, il l'a laissé à celle qui a tant souffert en le consolant.

Fièrement, elle a écrit à ses parents :

« Vous vouliez pour moi un fils de preux. Demandez à la France si elle n'honore point aujourd'hui, à l'égal de ses anciens preux, celui que votre fille a choisi.

“GERMAINE.”

FIN

LE FRÈRE ET LA SŒUR

DE tous nos sentiments, le plus délicat est peut-être celui du frère et de la sœur

L'amour de la sœur pour le frère est une sorte de vague respect pour la supériorité de la force et de la raison, mais un respect qui n'est pas accompagné du devoir de l'obéissance ni de la crainte de l'autorité, et qui, par conséquent, est sans humiliation et ne révolte point l'indépendance naturelle : c'est un respect uni au sentiment de l'égalité, c'est un respect mêlé d'affection, mais d'une affection vive, pleine, entière, où le cœur se donne sans aucune inquiétude ; c'est une affection familière et aisée, aussi pure que vive.

De la part du frère, le sentiment fraternel est un instinct de protection, mais sans pouvoir, sans autorité, sans responsabilité ; de là un sentiment heureux, joyeux, tendre, sans mélange de ces craintes, de ces scrupules qui se mêlent au sentiment paternel.

L'amour du frère et de la sœur met en commun ce qu'il y a de plus charmant, de plus délicat dans le rapport des deux sexes, sans aucun mélange de ce qui est moins pur et moins innocent.

Le rôle du frère ressemble plus à celui du père ; le rôle de la sœur à celui de la mère.

Le frère, c'est encore la raison, mais ce n'est pas la raison grave, austère, qui commande, qui menace, qui réprimande ; ce n'est pas la froide raison de l'expérience : c'est une raison condescendante et complaisante, c'est la raison de la jeunesse, si puissante sur la jeunesse.

La sœur, c'est la tendresse, mais ce n'est point la tendresse sérieuse, craintive, imposante de la mère ; c'est une tendresse enjouée, familière, doucement ironique. Ainsi se complète l'éducation du frère et de la sœur l'un par l'autre, par des conseils aimables, libres, affectueux et enjoués.

Le frère et la sœur sont encore intermédiaires l'un pour l'autre auprès de leurs parents : S'élève-t-il quelque légère querelle entre la fille et les parents : le fils intervient pour les rapprocher, pour obtenir des parents quelque condescendance, et pour ramener la fille à l'obéissance et à la docilité. Le fils a-t-il excité le mécontentement paternel, a-t-il causé l'affliction maternelle : la sœur intervient à son tour pour adoucir cette affliction, apaiser ce mécontentement, ramener la paix, en obtenant du fils le repentir et du père le pardon.

PAUL JANET,
de l'Institut.

NOTE

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'une très intéressante nouvelle intitulée : *Un cousin de passage*, de notre gracieux et si sympathique auteur, H. de Bornier ; et si le succès répond à nos efforts, nous donnerons dans la suite un feuilleton excessivement comique traitant de la vie de caserne en France, avec de nombreuses caricatures par J. Blass.

LE BEL HOMME ET L'HOMME BEAU

Il est un malheur que personne ne plaint, un danger que personne ne craint, un fléau que personne n'évite ; ce fléau, à dire vrai, n'est contagieux que d'une manière, par l'hérédité, et encore n'est-il que d'une succession bien incertaine ; n'importe, c'est un fléau, une fatalité qui vous poursuit toujours, à toute heure de votre vie, un obstacle à toutes choses, non pas un obstacle que vous rencontrez, c'est bien plus ; c'est un obstacle que vous portez avec vous, un bonheur, un ridicule que les niais vous envient, une faveur des dieux qui fait de vous un paria chez les hommes, ou, pour parler plus simplement, un don de la nature qui fait de vous un sot dans la société. Enfin, ce malheur, ce danger, ce fléau, cet obstacle, ce ridicule, c'est... Gageons que vous ne devinez pas ; et cependant quand vous le saurez, vous direz : C'est vrai ! Quand on vous aura démontré les inconvénients de cet avantage, vous direz : Je ne l'envisage plus. Ce malheur donc, c'est le malheur d'être beau.

Remarquez bien ici la différence du genre ; nous disons :

LE BONHEUR D'ÊTRE BELLE

LE MALHEUR D'ÊTRE BEAU

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Quelqu'un a dit quelque part : Quelle est la chose désagréable que tout le monde désire?... Ce quelqu'un s'est répondu à lui-même. C'est la beauté. Mais par la beauté, nous entendons la véritable beauté, la beauté parfaite, la beauté funeste. Ce qu'on appelle un bel homme n'est pas un homme beau. Le premier échappe à la fatalité ; il a mille conditions de bonheur. D'abord, il est presque toujours bête et content de lui ; ensuite, on a créé des états exprès pour sa beauté. Être un bel homme est un métier.

Le bel homme proprement dit peut être heureux — comme chasseur, avec un uniforme vert et un plumet sur la tête.

Il peut être heureux — comme maître d'armes — et trouver mille jouissances ineffables d'orgueil dans la noblesse de ses poses.

Il peut être heureux — comme tambour-major — oh ! alors il est fort heureux.

Il peut être heureux — comme général de l'Empire au théâtre de Franconi, et représenter le roi Joachim Murat avec délices.

Il peut être heureux — comme modèle dans les ateliers les plus célèbres, prendre sa part des succès que nos grands maîtres lui doivent, et légitimer, pour ainsi dire, les dons qu'il a reçus de la nature, en les consacrant aux arts.

Le bel homme peut supporter la vie, le bel homme peut rêver le bonheur.

Mais l'homme beau, l'homme Antinoüs, l'Amour grec, l'homme idéal, l'homme au front pur, aux lignes correctes, au profil antique, l'homme jeune et parfaitement beau, angéliquement beau, fatalement beau, doit traîner sur terre une existence misérable, entre les pères prudents, les maris épouventés qui le proscrivent, et, ce qui est plus terrible encore, les nobles et vieilles Anglaises qui courent après lui.

Car c'est une vérité incontestable et malheureuse, un jeune homme très beau n'est pas toujours séduisant ; il est toujours compromettant.

Peut-être, dans un pays moins civilisé que le nôtre, la beauté est-elle une puissance ; mais ici, en notre pays, où les avantages sont de convention, une beauté réelle est inappréciée ; elle n'est pas en harmonie avec nos usages ; c'est une splendeur qui fait trop d'effet, un avantage qui cause trop d'embarras ; les beaux hommes ont passé de mode avec nos tableaux d'histoire.

Nos appartements n'admettent plus que des tableaux de chevalet.

Nos femmes ne rêvent plus que des amours de page, et de nos jours la gentillesse a pris le pas sur la beauté.

Malheur donc à l'homme beau !

MME EMILE DE GIRARDIN.